

ni dans l'enfant nouveau-né, et il ne paraît pas commencer à croître et à se développer en même temps que la force vitale ; car il ne faut pas confondre ici les véritables déterminations de la volonté avec les impulsions de la puissance organique, c'est-à-dire le *principe pensant* proprement dit, avec ce *pur instinct* qui est commun à l'homme et aux animaux. Nous admettons, si l'on veut, que l'intelligence existe déjà dans le nouveau-né ; mais, on en conviendra du moins, cette intelligence est encore tellement faible qu'on ne saurait, en aucune façon, la mettre en parallèle avec l'énergie de la force vitale.

En second lieu, ces deux éléments du dynamisme humain qui, au début de la vie, sont bien loin de se manifester avec la même puissance et le même degré d'énergie, ne présentent point, pendant la durée du phénomène vital, des développemens indétiques et simultanés ; ils n'ont point, à beaucoup près, la même allure.

La force vitale, dans son cours naturel et régulier, parcourt invariablement deux périodes : l'une ascendante et l'autre descendante, celle de l'accroissement et celle du décroissement, tandis que le principe de l'intelligence ou le *sens intime* continue, au contraire, à se développer, pendant le décroissement de la force vitale, ou tout au moins il conserve son énergie souvent jusqu'à l'extrême vieillesse, jusqu'à la mort. Les exemples n'en sont pas rares. En un mot, le principe moteur des fonctions organiques s'use, s'affaiblit et s'éteint ; mais le *sens intime*, l'âme pensante, le principe de l'intelligence et de la volonté se maintient dans sa force et ne vieillit point.

C'est ce que M. Lordat établit par deux sortes de preuves, les unes de fait, les autres de raisonnement.

Nous voyons dans l'histoire que, chez tous les peuples, civilisés ou non civilisés, ce sont, en général, des vieillards qui délibèrent et des hommes encore jeunes qui agissent. Le nom de *sénat* indique une assemblée d'hommes déjà sur le retour de l'âge. Les vrais philosophes et les grands législateurs n'ont jamais pensé, en aucun temps ni dans aucun pays du monde, que la vieillesse du corps dût être ordinairement et nécessairement accompagnée de la décadence de l'esprit. Une opinion semblable eût été à chaque instant démentie par les faits. Sans doute, dans un corps usé, affaibli, dégradé par les ans, les organes fonctionnent mal, ils n'obéissent que difficilement aux déterminations de la volonté. Mais de ce que les muscles moteurs n'ont plus assez d'énergie pour se prêter instantanément aux délibérations de l'esprit, doit-on conclure que c'est l'esprit lui-même qui a perdu de sa force et de sa justesse ? Non, des faits qu'on est chaque jour à même d'observer, prouvent évidemment le contraire.

Si nous consultons les biographies des grands écrivains, des hommes qui se sont illustrés par des inventions, des découvertes ou des chefs-d'œuvre, nous trouverons que presque tous ces hommes de génie étaient depuis longtemps dans la seconde période de leur existence, lorsqu'ils ont composé leurs plus beaux ouvrages.

Bossuet avait 60 ans quand il prononça la belle oraison funèbre du prince de Condé, et c'est dans la péroraison de ce chef-d'œuvre d'éloquence que se trouve cette brillante prosopopée : " Vous mettez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, je veux désormais apprendre de vous, grand prince, à rendre la mienne sainte ; heureux si, averti par ces cheveux blancs, du compte que je dois rendre de mon ad-

ministration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, le reste d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ! " En effet, à partir de ce moment-là, Bossuet ne prononça plus de sermon, et, après l'oraison funèbre du prince de Condé, il renonça à ce que Cicéron nomme l'*éloquence corporelle*. Mais là, tant s'en faut, ne se terminèrent point ses travaux intellectuels. Il vécut encore 18 ans, et, malgré la décadence progressive de sa force organique, il ne cessa de répandre, dans le monde chrétien, un nombre prodigieux d'écrits, tous attestant, à divers degrés, selon l'importance de la matière, que son esprit n'avait rien perdu de sa vigueur ni de son étendue. Les travaux qui l'ont fait mettre au nombre des plus grands orateurs, des plus savans historiens, des plus profonds philosophes, etc., ont tous été entrepris et exécutés dans la seconde période de sa vie. A l'âge de 74 ans, il écrivait au supérieur des Missions une lettre où se trouve le passage suivant : " Mon écriture devient chaque jour plus pénible pour moi et plus difficile aux autres, ce qui m'oblige souvent de me servir d'une main étrangère."

L'abbé Trublet a dit de Fontenelle : " Les facultés de son âme s'étaient mieux soutenues que celles de son corps. Il y eut toujours de la finesse dans sa pensée, du tour dans ses expressions, de la vivacité dans ses réparties, de la justesse et même de la profondeur dans ses raisonnemens." Fontenelle, à l'âge de 92 ans, faisait encore des vers charmants. Vers sa 84<sup>e</sup> année, éprouvant le besoin de se reposer physiquement, il avait écrit au célèbre cardinal de Fleury, alors premier ministre, qu'il voulait se démettre de sa place de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et qu'il comptait sur son approbation. Le cardinal, qui était à peu près du même âge que Fontenelle, lui avait refusé cette approbation, en s'exprimant toutefois de la manière la plus obligeante. Trois ans après, Fontenelle ayant renouvelé sa demande, le cardinal lui écrivit de sa propre main : " Vous n'êtes qu'un paresseux et un libertin, mais il faut de l'indulgence pour ces sortes de caractères." Fontenelle prit donc sa retraite à l'âge de 87 ans ; mais il continua à travailler encore pendant 17 ans, et vers la fin de sa vie, il n'éprouvait d'autre incommodité qu'une certaine *difficulté d'être*.

Le Cardinal de Fleury avait soixante-dix ans quand il arriva au pouvoir, et il ne le quitta qu'à l'âge de quatre vingt-dix ans.

Voltaire, à l'âge de 84 ans, avait conservé tout son esprit ; on ne remarquait point que, peu de temps avant sa mort, il en eût moins qu'à l'âge de 40 ans.

Théophraste, le plus savant ou du moins le plus célèbre des disciples d'Aristote, avait atteint l'âge de 90 ans lorsqu'il acheva ses *Caractères*.

Le duc de Nivernais, à l'âge de 82 ans, se sentant mourir, et ne voulant point que son médecin appelât des confrères en consultation, composa les vers suivans :

Ne consultons point d'avocats ;  
Hippocrate ne viendrait pas.  
Je n'en veux point d'autre en ma cure :  
J'ai l'amitié, j'ai la nature  
Qui font bonne garde au trépas.  
Mais peut-être dame nature,  
A déjà décidé mon cas.  
Ah ! du moins sans changer d'allure  
Je veux mourir entre vos bras.

Il expira quelques heures après.  
Le maréchal de Richelieu, à l'âge de 73 ans, n'était vieux que de corps. Il avait conservé toute la finesse et toute la vigueur de son esprit. Ses dernières paroles firent un trait de galanterie. Sa bru, qui était char-

mante, lui disant, pour le consoler :—Vous n'êtes certainement pas aussi malade que vous pensez ; vous avez un visage charmant.—Comment ! répliqua-t-il, est-ce que mon visage aurait été changé en miroir ?

Le père Sirmond conseillait aux savans de ne commencer à écrire qu'à l'âge de 50 ans. Mettant lui-même ce précepte en pratique, il n'avait commencé qu'à l'âge de 52 ans, et à l'âge de 93 ans il conservait toute sa puissance intellectuelle, lorsque la mort vint le surprendre. Il ne cessa d'écrire qu'au moment où sa force vitale s'éteignit sans maladie.

Le célèbre Vien, qui a été le chef d'une école française, peignit jusqu'à l'âge de 90 ans. Nous avons l'honneur d'être particulièrement lié avec son fils, qui est aussi un peintre fort habile, et qui a aujourd'hui près de 84 ans. Malheureusement, M. Vien fils est presque aveugle, et, depuis deux ou trois ans, il ne peut plus travailler. Il nous disait, il n'y a pas encore trois semaines : " Ah ! si le peintre pouvait dicter des tableaux comme on dicte de l'histoire et de la littérature, que de choses j'aurais encore à produire ! C'est peut-être à présent que je ferais mes plus beaux ouvrages."

Nous connaissons plusieurs autres vieillards de 80 ans, qui tous sont des hommes de beaucoup d'esprit et de jugement.

M. Lordat lui-même, dont le dernier ouvrage nous paraît si remarquable, est un homme de 74 ans.

Ainsi, en considérant l'homme dans son état normal, on peut toujours assigner un âge où sa force vitale commence à décroître, mais on ne peut assigner aucune époque de la vie où une véritable décadence de l'esprit commence nécessairement à se manifester. C'est ordinairement dans la seconde période de la vie que l'intelligence humaine se montre dans sa plus grande force. Cicéron disait que, dans l'administration de la république, il convient d'agir comme dans le gouvernement d'un navire où les *jeunes*, plus propres au travail d'action, sont employés comme matelots, et où les *vieux*, plus aptes à délibérer et à résoudre, sont préférés comme pilotes. C'est sur ces idées, parfaitement justes, qu'on parut vouloir d'abord diriger la révolution de 89.

Dans le programme de la *fête suprême*, on remarque l'article suivant : Au milieu du peuple paraissent ses représentans ; ils sont environnés par l'*Enfance*, ornée de violettes ; par l'*Adolescence*, ornée de myrte ; par la *Virilité*, ornée de chêne, et par la *Vieillesse* aux cheveux blancs, ornée de pampre et d'olivier." On connaît la valeur respective de ces emblèmes. On dira que cela était emprunté de la république de Sparte, ce qui est très-vrai. Mais le fond de la pensée n'en est pas moins conforme à la nature de l'homme et à sa valeur relative dans les diverses périodes de la vie. De nos jours, grâce au *progrès*, la maturité de l'âge commence à 21 ans, et la vieillesse à 40. Nous avons des sous-préfets, des magistrats qui n'ont pas encore atteint l'âge de 25 ans, et l'homme qui arrive à l'âge de 40 sans avoir acquis une position capable de lui donner une certaine importance, est considéré comme *invalide*, même dans les professions libérales où il s'agit uniquement des travaux de l'esprit. Les partisans de 89 eux-mêmes ne comprennent plus ce qu'il y a eu de véritablement grandiose à cette époque.

Mais nous reviendrons là-dessus dans un autre article ; car, dans celui-ci, c'est à peine si nous avons pu effleurer le livre de M. Lordat. Nous discuterons certaines hypothèses de la physiologie actuelle, hypothèses